

dossier : l'égalité des chances...

le projet égalitaire une passion dominante

par Guy Brouillet

professeur de philosophie au Collège Maisonneuve

*Mon papa est un gérant
Il dit que c'est fatigant.
Il reçoit bien des clients,
Va souvent au restaurant.
L'hiver il amène maman
Sous le soleil du Liban
Finalement être un gérant
Ce n'est pas très
fatigant.**

Le propre de la passion est de finir mal, à moins qu'elle ne s'éteigne ou ne se transforme en autre chose.

C'est ainsi qu'on fait bien la différence entre l'amour-passion et l'amour-sentiment. Il y a dans la passion un phénomène de condensation, de cristallisation qui obnubile le jugement. Le passionné s'entête. Il est perdu. Les romantiques de l'égalité feraient bien de le comprendre.

Que le souci de l'égalité soit une des préoccupations majeures de notre époque, on l'admettra sans peine si l'on pense à des thèmes comme ceux de l'égalité des peuples, des races, des sexes. Égalité devant la loi, la santé, l'éducation. Droit égal au plaisir et même au bonheur.

L'esprit technicien est capable de toutes les promesses. Il peut nourrir jusqu'à l'exaspérer « la revendication des ayants droit ».

Force est pourtant de constater que les inégalités demeurent. Elles

* Cahier de Pédagogie Progressiste no 2. Comptines populaires du Québec p. 39. Publications conjointes de la C.E.Q. et du Groupe, La Maîtresse d'École.

s'atténuent ici, augmentent ailleurs, disparaissent sous une forme, reviennent sous une autre. Globalement, le volume des inégalités se maintient, diminuant seulement dans les périodes de croissance. Une analyse fouillée révélerait pourtant une répartition inégale des fruits de la croissance. À celui qui a, on donnera encore davantage. Quelle mystérieuse règle du comportement humain ! Elle est valable dans tous les domaines.

On ne peut changer une société par décret. Tout autre est la loi d'évolution des sociétés. On peut cependant tenter de le faire. Il faut dans ce cas s'attendre à des résultats bien différents de ceux qu'on avait espérés, à des effets indirects de première, de seconde ou de troisième génération. « Les hommes, écrit Raymond Aron, font leur histoire mais ils ne savent pas l'histoire qu'ils font ». Cette remarque indignée l'esprit moderne qui est un esprit technicien : à tout problème, il y a une solution rationnelle. Pourquoi ne pourrait-il agir sur les sociétés et sur les hommes comme il agit sur les choses et sur la nature ? Mais les faits sociaux ne sont pas des choses et l'homme est plein de résistances imbéciles. Les architectes sociaux n'honorent jamais leurs contrats.

Ce n'est pas une raison pour ne pas agir. Il faut cependant éviter de monter dans des trains qui nous conduiront là où on n'irait pas de son plein gré. En d'autres termes, il faut toujours tenir compte du paradoxe

Il faut éviter
de monter dans
des trains qui
nous conduiront
là où on n'irait
pas de son plein gré.

des conséquences et ne pas s'attaquer à des projets impossibles. C'est le cas du projet égalitaire. La conséquence indirecte, c'est un déplacement plutôt qu'une suppression des inégalités. Les invités inattendus s'appellent le durcissement du pouvoir de l'État, l'envahissement de son contrôle et une relative démotivation des sociétaires.

I. Qu'est-ce qu'une société en santé ?

La plus grande menace qui pèse sur une société, ce n'est pas le degré plus ou moins élevé d'immoralité qu'elle contient. De l'immoralité, il y en a toujours eu, il y en aura toujours. Le vice essentiel du projet égalitaire, sa contradiction indépassable, c'est de vouloir qu'elle fonctionne selon des principes qui la nient comme société, qu'elle fonctionne autrement que ce qu'elle est. Avant d'être juste, une société doit être saine et ne pas s'appliquer à cesser d'être une société. Une société est donc vraiment en danger quand on essaie d'y abattre, sans succès naturellement mais avec plus ou moins de dommages, le principe des hiérarchies et quand elle est rongée par les particularismes. Dans les deux cas, la passion de l'égalité est le combustible, le prétexte idéal pour tâcher d'arriver à ses fins.

a) La dépendance

Rousseau s'est royalement trompé. L'homme n'est pas né libre, mais dépendant. La liberté est une conquête, la dépendance est une donnée de départ qui se transforme sans jamais disparaître. Cette dépendance s'organise autour du

principe des hiérarchies. Une société, c'est un vaste tissu d'êtres humains qui sont sans cesse et à tour de rôle en situation de commandement et d'obéissance.

Naturellement, l'égalitaire ne supprime pas la dépendance. Il fait bien pire, il l'empoisonne. Il la déconsidère en enlevant toute légitimité à l'autorité. Partout il introduit le schéma dominant-dominé car il est incapable de penser autrement. Partout, dans tous les rapports humains. Celui du patron à l'ouvrier, du maître à l'élève, de la femme à l'homme, du prêtre au laïc, du citoyen au législateur, du parent à l'enfant, du propriétaire au locataire, etc. L'autre, le dominant, est un coupable, non par ce qu'il fait, mais par ce qu'il est. Coupable sans procès, par définition, comme le gérant dans la comptine de la C.E.Q.

Voilà pourquoi il y a beaucoup moins de solidarité réelle dans une société égalitaire (la solidarité n'y peut être que stratégique), que dans une société inégalitaire où l'on tâche d'apprécier la diversité des rôles, des fonctions, des compétences, des responsabilités. La société égalitaire doit donc compenser par la multiplication des lois, des réglementations et des contrôles. Un jour, peut-être, on comprendra, et il suffirait de regarder autour de soi pour s'en rendre compte, que la destruction de l'autorité engendre sa caricature, c'est-à-dire la violence.

b) Les particularismes

Quant aux particularismes, une société libérale s'en nourrit, qui tâche de préserver la variété des situations et qui encourage la diversité des initiatives. Le problème est ici d'endiguer ces particularismes, soit en laissant jouer la concurrence, soit en faisant appel au sens des responsabilités et aux liens de solidarité qui soudent une société. En d'autres termes, le projet libéral a besoin de la concurrence, des particularismes, mais aussi de leur concours.

Au contraire, l'égalitaire ne supporte pas les particularismes. Et pourtant, dans un premier temps, il s'applique à les flatter, à les durcir, à les exagérer et à les énerver. Quand la

propagande égalitaire a réussi à convaincre un groupe qu'il est lésé en tant que groupe et qu'il reçoit de la société bien moins qu'il ne lui donne, en tout cas bien moins qu'il ne mérite et surtout bien moins que les autres, ce groupe en vient à se détacher moralement de la société, au moins pour un certain temps. Ou bien il démissionne, il décroche, comme on dit, et certains membres du groupe n'adhéreront jamais plus. Ils deviendront des citoyens passifs, parasites. Ou bien, le groupe est prêt pour l'action directe qui est la suite logique du particularisme, quand il n'est pas retenu par une éthique exigeante. Il devient capable de pratiquer la prise d'otages ou le sabotage, de mettre entre parenthèses la conscience professionnelle et de suspendre les règles ordinaires du comportement, peu importent les conséquences ou les victimes.

Les tensions, les tiraillements, les conflits d'intérêts sont normaux dans une société. Une société n'est pas, ne peut être une grande famille, pas même une communauté. Mais, à partir d'un certain seuil, les tensions engendrent des états pathologiques ; un peu plus loin, on est près du point d'éclatement.

On peut expliquer cela par « l'insociable sociabilité de l'homme », selon l'expression d'Emmanuel Kant. Voilà en effet une équation difficile à résoudre. L'esprit libéral a les moyens d'y arriver, au moins d'approcher de la solution, car il implique la générosité. La liberté, sous son aspect le meilleur, est la forme délicate de la charité. Elle a un sentiment très vif de la dignité humaine, aussi bien chez soi que chez les autres. Elle s'incline avec joie devant la supériorité quand elle s'accompagne de grandeur. Car elle sait qu'il est bon que la grandeur existe, même si c'est dans un autre ou par un autre qu'elle existe ou qu'elle est produite. D'autre part, devant ce qui est faible et sans défense, le vrai libéral sait manifester du respect.

L'esprit égalitaire ne connaît que la revendication, que son droit à lui. Ce qui donne le change et réussit à tromper et entraîner nombre de personnes sincères, généreuses et dévouées, c'est que l'esprit égalitaire

La destruction de l'autorité engendre sa caricature, c'est-à-dire la violence.

se camoufle sous le manteau de la justice. Ici, on revient au point de départ. Avant d'être juste, et pour être juste, une société doit être saine, c'est-à-dire reconnaître et aménager les nécessaires inégalités, ne pas supporter celles qui sont inacceptables parce que contraires à la dignité humaine.

2. Quatre notions capitales

1) Les nécessaires inégalités

Le mot d'égalité est trompeur, parce qu'il évoque les mathématiques. On peut comparer des légumes et des fruits et établir des équivalences, au point de vue de la valeur nutritive par exemple. Mais les êtres humains ne sont pas des unités identiques et interchangeable. Ils sont des personnes différentes que les hasards de la naissance, les circonstances de leur vie, les choix de leur liberté, les interventions de leur entourage ont placées à des niveaux différents. Il faut accepter

La liberté, sous son aspect le meilleur, est la forme délicate de la charité.

Les êtres humains
ne sont pas
des unités
identiques et
interchangeables.

qu'il y ait naturellement des inégalités, si l'on ne veut admettre qu'il y a des inégalités naturelles. L'intelligence plus grande de celle-ci, le courage, la patience, le sens de l'épargne de celui-là, bien au-dessus des autres à cause de ces qualités; l'ambition d'une autre par rapport à l'indécision de son voisin, le sérieux d'une telle par rapport à la légèreté de telle autre, on voit bien que les êtres humains sont nécessairement inégaux.

Ces inégalités naturelles interfèrent avec des inégalités sociales. Les uns et les autres reçoivent inégalement des influences de la famille et de l'école, bénéficient, avec des fortunes diverses, d'un entourage plus ou moins favorable, profitent ou ne profitent pas d'une rencontre, sont marqués positivement ou négativement par des événements malheureux. Il y a aussi le rang et la fortune qui sont des facteurs importants. La pauvreté stimule celui-ci et décourage un autre; la richesse est une chance pour les uns et donne aux autres une mentalité d'héritiers. Amis sociologues, n'oubliez pas toutes ces variables avant de jeter vos fiches dans l'ordinateur.

Inégalités naturelles et inégalités sociales se conditionnent réciproquement. En ce sens, il est vrai de dire que les hommes ne sont pas égaux et ne le seront jamais.

Mais d'autre part, chaque homme est un homme, unique et irremplaçable. Un être humain est toujours une personne, c'est-à-dire un sujet spirituel, un univers à lui-même et en lui-même. Sous cet angle tous les

hommes sont égaux. Tous ont les mêmes droits fondamentaux, quels que soient leur race, leur religion, leur couleur, leur sexe, leur origine sociale. Tous un droit égal au respect, à la considération. Si nous n'étions en pleine confusion des valeurs, nous placerions au plus haut rang cette idée du respect, déjà mentionnée mais sur laquelle il faut insister à cause de son importance. Respect de celui qui est grand et qui crée de la grandeur, dans la joie que de la grandeur soit produite, même si c'est par un autre que soi. Respect de celui qui est faible, sans défense, malchanceux. Par le respect, l'homme reconçoit au geste si naturel, lorsqu'il est facile, de prendre possession et d'utiliser à ses propres fins. Le respect fait la jonction, rétablit l'équilibre entre les inévitables inégalités de fait et l'indéniable égalité de droit. Si la révolution signifie autre chose qu'un simple remplacement des élites, si elle fait référence à un changement profond, la proposition du respect est probablement la seule idée véritablement révolutionnaire.

2) Le sentiment d'égalité

Elle conduit à une notion capitale, le sentiment d'égalité. Si l'égalité de fait est impossible entre les hommes, le sentiment d'égalité peut habiter le plus humble. Le sentiment d'égalité, c'est la conviction de son utilité, de son importance, la certitude que l'on se rend à soi-même et aux autres, les services que l'on peut rendre, à partir de ses talents et de ses ressources, même dans des métiers ingrats, difficiles ou ennuyeux. « L'homme n'a pas besoin de la perfection du cheval », disait

Le respect fait
la jonction,
rétablit l'équilibre
entre les inévitables
inégalités de fait et
l'indéniable
égalité de droit.

Spinoza. Il voulait dire que chacun est responsable de sa vie à lui, qu'il doit se réaliser selon ses aptitudes profondes, son génie particulier. Il n'a pas à envier les réalisations de son voisin, même s'il peut lui prendre la fantaisie de réussir aussi bien que lui. Mais alors il se lèvera d'aussi bon matin et travaillera avec autant de sérieux. Ce qui est tout le contraire de l'envieux qui voudrait bien mais, qui irait bien si, qui acceptera quand et pourvu que... L'envieux, l'homme à prétexte et à conditions.

Le sentiment d'égalité permet à un ouvrier de se présenter debout devant son patron, sans supplier et sans avoir l'air de mendier, pour exiger un salaire raisonnable. À un point de vue quelconque, chacun sent bien que d'autres possèdent ce dont lui-même est privé. S'il ne domine pas ce sentiment, s'il devient amer et jaloux de ce que les autres possèdent, toute son existence devient empoisonnée. Ce venin le rend hostile à l'égard de la vie. Le sentiment d'égalité délivre de l'envie. L'envie, qui est bien la chose la plus laide du monde.

L'égalité de fait est impossible entre les hommes, le sentiment d'égalité peut habiter le plus humble.

3) La mobilité sociale

Est-ce à dire que le sentiment d'égalité implique la résignation, la passivité ? À coup sûr non. Même s'il est important de surmonter le désir d'échapper à ce qu'on est et d'éviter le piège des existences imaginaires. S'accepter avec ses capacités, mais aussi ses faiblesses, ses possibilités, mais aussi ses limites, le sentiment d'égalité permet cela. Mais il favorise aussi une tension vers le mieux qui se révèle un facteur de croissance. Ainsi s'explique en partie le

phénomène de la mobilité sociale. Le sentiment d'égalité lui donne un ton, une coloration, en empêchant le ressentiment, plaie purulente au cœur des sociétés.

La mobilité sociale est la forme concrète de la liberté quand on la considère sous l'angle de la société. Elle permet de réussir, mais en partie seulement et de façon imparfaite, l'impossible synthèse entre le désir d'égalité et le besoin de liberté. Elle n'empêche pas les privilèges car presque toutes les libertés se transforment en privilèges. Au moins elle les empêche de durcir.

S'il est vrai qu'une société se compose de groupes, de classes, de couches, de strates, il est aussi vrai qu'elle se compose d'individus qui peuvent avoir le désir d'améliorer leur sort ou de changer de ligne tout simplement. Certains d'entre eux ont la volonté de réussir et ils y arriveront. En tout cas c'est dans l'ordre des choses car aucune société n'a vraiment intérêt à laisser pourrir les talents en leur enlevant toutes chances de carrière, en bloquant pour quelques-uns les canaux de la mobilité, en faussant les mécanismes de sélection, en agissant imprudemment à l'endroit des facteurs qui influencent cette mobilité. L'égoïsme de groupe peut bien laisser dehors certains talents. C'est un égoïsme bien peu intelligent puisqu'il risque de coûter cher. Il y a donc dans toute société un appel vers le haut qui doit être préservé, car c'est lui qui permet les changements les plus sérieux.

Une société saine cherche à maintenir et, si possible, à améliorer la mobilité sociale.

Là où il n'y a pas de mobilité, la société devient rigide et s'immobilise. Cependant la mobilité sociale ne saurait être que relative, parce qu'une société fluide éclaterait sans aucun doute mais surtout parce qu'il est impensable, concrètement, que les mieux placés acceptent de gaieté de coeur de céder leur place. Des phénomènes comme la recherche de la sécurité d'emploi, la promotion à l'ancienneté, la tendance des groupes à contrôler leur recrutement et à se doter de droits acquis, mieux nommés privilèges, tout cela prouve la relativité de la mobilité sociale.

Une société saine cherche à maintenir et, si possible, à améliorer la mobilité sociale. C'est le sens des mesures prises un peu partout pour l'interdiction des discriminations dans les milieux scolaires, dans le domaine de l'emploi, du logement, etc. Ces législations sont conformes à l'esprit libéral. On ne pénalise pas quelqu'un parce qu'il est ce qu'il est, un noir, une femme, un Juif, etc. Les interdictions de discriminations sont destinées à protéger les droits des individus. Elles sont donc profondément libérales dans leurs intentions.

L'action positive

Autre chose cependant lorsqu'on passe de la proscription à la prescription, c'est-à-dire à l'imposition de quotas ou à ce qu'on appelle « l'action positive ». Il y a une grande différence entre interdire l'exclusion d'un enfant noir d'une école s'il a droit à cette école comme tout autre citoyen, et obliger la même école à recevoir tant d'enfants noirs, alors que peut-être certains n'y ont pas droit, (faute de qualification par exemple) ou que d'autres y ont droit aussi bien qu'eux. Dans ce dernier cas on retourne à l'injustice de départ, pénaliser ou récompenser les gens pour ce qu'ils sont plutôt que pour ce qu'ils font ou ce qu'ils méritent. L'appartenance à un groupe devient plus importante que les qualités et les efforts personnels.

Toute la question est de savoir si l'on va continuer à fonctionner dans la logique du statut acquis à partir des mérites ou des efforts personnels (en tâchant d'ouvrir réellement les voies d'acquisition), ou si l'on va emprunter une autre logique qui prétendra distribuer les

statuts selon la justice. Cette voie autoritaire et très vertueuse prépare de douloureuses surprises.

Chaque fois qu'un homme a été acquitté parce qu'il était un blanc ou condamné parce qu'il était un noir ; chaque fois, qu'à égalité de compétences, un homme a reçu une promotion plutôt qu'une femme, parce qu'il était un homme ; chaque fois qu'une université, pour des raisons non académiques, ouvre ses portes à des catégories de personnes et en exclut ou limite d'autres, toutes ces fois la conscience morale proteste et avec raison. Dans tous ces cas, on demande de considérer l'individu et ses qualités ou ses méfaits personnels plutôt que l'appartenance au groupe. Cette orientation a permis des progrès réels, elle a ouvert le système social, l'a humanisé ; elle a donné plus de densité au phénomène de la mobilité sociale. Il y a encore des progrès à réaliser et on en fera par des mesures d'aide spéciale à des groupes défavorisés. Ce qui est bien différent de la pratique des quotas. Il s'agit dans un cas d'enlever des obstacles à une réelle mobilité sociale. Dans l'autre, on bloque cette dernière par des injustices envers des personnes qui ne sont en rien responsables des injustices d'autrefois.

La croissance économique

Il y a autre chose. La mobilité sociale est fonction de la croissance économique. Dans les périodes de rareté, chacun défend plus férocement son territoire et est enclin à prendre moins de risques, s'il y a quelque chose à perdre. Le désir d'égalité est lié aux succès de l'économie.

Les cigales ont bien changé depuis La Fontaine. Elles chantent toujours, mais elles ont aussi appris à voter. Les fourmis aussi ont évolué. Elles sont devenues prêteuses et ont amélioré leurs techniques de production. La cigale, c'est la politique, la fourmi, c'est l'économie. Il est possible aux cigales de dominer les fourmis et de les forcer à travailler de telle manière plutôt que de telle autre. Mais jamais, malgré leurs promesses, leur sincérité et leur bonne volonté, elles

Le socialisme,
sans le capitalisme,
c'est un prédicateur
très charitable qui
nourrit ses disciples
avec des prières.

ne pourront distribuer plus de richesses que les fourmis en produisent.

Il faut donc être bien prudents avant de s'afficher socialistes. Les socialistes, ces cigales bruyantes, ne croient, malgré leurs discours, qu'à la politique. Il ne faut pas non plus parler avec légèreté du capitalisme. Le socialisme, sans le capitalisme, c'est un prédicateur très charitable qui nourrit ses disciples avec des prières.

James Watt a fait davantage pour la libération des travailleurs que tous les théoriciens du partage des richesses. Le communisme c'est les Soviets, plus l'électricité, disait Lénine. On sait maintenant que c'est surtout l'électricité. Nombre de professeurs ou d'intellectuels détestent le capitalisme. Ont-ils un instant pensé que ce n'est pas leur plus grande productivité (est-elle plus grande qu'au temps de Socrate ou de Fénelon) qui a permis de multiplier leurs salaires, mais bien l'accroissement de la richesse générale grâce à la puissance des machines, à l'ingéniosité et à l'audace des producteurs de richesses, égoïstes à coup sûr, mais efficaces. Le libéralisme et le socialisme ne sont que des doctrines socio-politiques, le capitalisme est une technique. Il s'agit de s'en servir à bon escient. L'avenir de plusieurs sociétés dépend d'un capitalisme « qui tourne bien ».

La croissance économique est mise en question pour des motifs idéologiques parfois valables, parfois discutables. Elle est également confrontée à des problèmes

extrêmement complexes. Les gens qui ne veulent ni nucléaire, ni pollutions, ni saletés ou inconvénients d'aucune sorte accepteront-ils une diminution considérable de leur niveau de vie? L'innovation, qui est une des principales caractéristiques du capitalisme, réussira-t-elle, et à quel prix, à surmonter ces nouveaux défis? Peut-être. Mais s'il était vrai que la récession doive s'accroître et qu'on aille même jusqu'à une crise majeure, la mobilité sociale serait rendue bien plus difficile. Aurions-nous à ce moment-là l'armature morale qui nous permettrait de dominer les tentations particularistes qui ne manqueraient pas d'apparaître en pleine force?

4) La proportion

Le sentiment d'égalité sauve l'inférieur mais aussi le supérieur en leur rappelant leur commune dignité; la mobilité sociale donne un espace à l'espérance, à l'élan vers le haut, au désir d'amélioration qui habitent le cœur des hommes. L'inégalité demeure, phénomène irréductible. C'est la notion de proportion qui permet de l'apprécier correctement.

Essentiellement l'égalité est un rapport et une comparaison. Elle suppose la mise en relation de deux ou plusieurs termes. Mais la comparaison ne vaut jamais que sous un seul aspect. Deux choses ou deux personnes égales entre elles sous un rapport ne le sont pas nécessairement sous un rapport différent. Voilà bien la difficulté. « À chacun selon ses besoins », « à chacun selon ses mérites », les deux formules ne peuvent coïncider. Payer les gens selon leurs besoins ou selon la durée de leur travail, c'est souvent les pénaliser en regard du critère de compétence ou de mérite. On peut varier les propositions, l'égalité n'y trouve jamais son compte. Dans ces questions, il faut, comme dit Bertrand de Jouvenel, « s'entendre sur les critères de pertinence », mieux encore il faut doser ces critères. Parce qu'elle est un rapport, l'égalité est au confluent d'une série de valeurs. D'où l'importance de la notion de proportion. On ne peut s'attendre à beaucoup de liberté si l'on veut le maximum d'égalité; de même, insister sur le respect des différences implique le grossissement

des inégalités. Ce n'est que sur un plan théorique que l'égalité se concilie facilement avec la différence. Puisqu'il faut abrégé, prenons simplement l'exemple du rapport justice-égalité. On identifie les deux termes et c'est une erreur. Plus d'égalité n'équivaut pas nécessairement à plus de justice.

Allons tout de suite au plus profond, au point majeur de cette question, à cet endroit où le problème devient un mystère. Pourquoi suis-je né comme cela ? Pourquoi n'ai-je pas les mêmes chances, les mêmes possibilités que cet ami ? Pourquoi suis-je souvent malade, de tempérament timide, plus faible que les autres ? Pourquoi mes parents m'ont-ils abandonné, négligé ? Pourquoi ? Et moi ? Graves, grandes questions. On sent bien que l'égalité n'a rien à dire ici et que les réponses viennent d'ailleurs, ce qu'on appelait autrefois la justice distributive, basée sur l'idée de proportion, essentiellement inégalitaire, est un commencement de solution. Mais il faut y ajouter d'autres choses, la compréhension, l'amitié, la charité, l'humaine compassion.

L'ordre social

Égalité, liberté, différence, justice, efficacité, toutes ces valeurs demandent à s'équilibrer, à vivre ensemble dans des proportions difficiles à mesurer, délicates d'instauration. Une société qui réaliserait ce programme serait une société en ordre. Y-a-t-il des moments où l'on s'en approche ? Les gens de gauche, pour qui le réel n'est jamais beau, refusent de consentir au désordre de l'ordre établi ; la droite, satisfaite à bon compte, conclut souvent que les choses ne vont pas si mal ou préfère préserver l'acquis ou croit qu'il n'y a rien à faire. Chacun son tempérament, il semble qu'on ne puisse être ailleurs, sauf quand l'une des deux options occupe tout le terrain. L'important ne serait-il pas d'opter pour des conduites, plutôt que de s'accrocher à des slogans ?

L'ordre existe quand les choses sont à la place qui leur convient. Mais l'ordre humain n'est pas l'ordre mécanique des animaux et on ne range pas une société comme on range une maison. L'ordre humain

On ne peut s'attendre à beaucoup de liberté si l'on veut le maximum d'égalité.

souhaite la variété, la diversité et assimile le changement. Ces données viennent de partout, aussi bien d'en bas que d'en haut. La diversité la plus riche et la plus féconde vient de la libre initiative des citoyens désireux de s'exprimer et de vivre des valeurs selon leur génie profond. L'État ne devrait donc jamais empêcher quelqu'un de faire mieux que lui ou tout simplement aussi bien que lui. Ce qui, par exemple, est une des principales justifications de l'école privée et des initiatives individuelles dans d'autres domaines. Ceci ne conteste pas l'existence de services publics mais indique plutôt que le monopole est la calamité suprême. Les monopoles privés font chanter, les monopoles publics ou d'État sont obligés de chanter. Quand l'État devient le grand distributeur de ressources, l'important est d'apprendre à le courtiser, à le manipuler, à le faire plier. C'est la nécessité politique du moment qui détermine les groupes à favoriser aux frais des autres.

Va donc pour la justice sociale. On ne peut cependant surmonter le paradoxe d'une société qui se voudrait juste alors que ses membres ne pratiqueraient pas individuellement la justice.

OUVRIRE LE DÉBAT

À ce point, il faut ouvrir les fenêtres, élargir le débat. Nos querelles sur l'égalité ne sont que l'épiphénomène d'une question autrement plus grave. Des rides à la surface de l'eau. En profondeur, ce qui est en cause, c'est le défi de la modernité, le sens de l'aventure occidentale.

L'État ne devrait
jamais empêcher
quelqu'un de faire
mieux que lui ou
aussi bien que lui.

Le père bâtit,
le fils gaspille,
le petit-fils
liquide. C'est
l'histoire de
bien des entreprises.

Puritanisme et hédonisme

Dans son livre « *Les Contradictions Culturelles du Capitalisme* », Daniel Bell affirme que la société américaine, et en réalité la civilisation occidentale, serait menacée à cause d'une contradiction profonde dans ses manières de vivre, et dans sa culture. D'un côté les valeurs puritaines, l'éthique de Benjamin Franklin, en quelque sorte, qui ont fait la force de l'Amérique, de l'autre un formidable appétit de jouissance conforme à l'anthropologie de Hobbes, pour qui l'homme serait fondamentalement un être de désir. La rencontre pourrait bien être mortelle pour le capitalisme.

Cette thèse est intéressante et donne à réfléchir. Il y aurait lieu en particulier de s'interroger sur le destin des sociétés, gagnées, en totalité ou en partie, à la philosophie hédoniste. Le père bâtit, le fils gaspille, le petit-fils liquide. C'est l'histoire de bien des entreprises. On peut transposer au plan des sociétés.

Gouverner la puissance de l'esprit technicien

Cependant on peut aller plus loin et chercher des causes plus profondes et plus générales. Reportons-nous au début des temps modernes, à ce moment décisif où l'homme décide de s'affranchir de toutes les tutelles. L'homme de la Renaissance rêve de dominer une nature hostile. C'est maintenant chose faite. La puissance est donnée à l'humanité, à un point tel que cela lui fait peur. C'est la puissance qui gouverne. Et il n'y a

que la peur pour faire équilibre, la peur qui n'est même pas un commencement de sagesse. L'individu a voulu également s'émanciper en lui-même, devenir maître de son propre destin. Il s'est vraiment libéré. L'humanisme triomphant s'est pourtant transformé en un humanisme craintif. L'homme de la masse, le numéro dans une série, le jouet de toutes sortes de forces qui veulent le manipuler, voilà ce qu'on retrouve au terme de cet effort de libération.

Enfin la culture, elle aussi, a voulu s'émanciper et se donner ses propres normes, en politique, en morale, en art, en littérature, partout. La roue a tourné et la culture vire maintenant à la dérision. Affolée et désarmée, elle essaie de combler le vide par le bizarre, l'insolite, l'extravagant. L'art fait des grimaces, la théologie ratiocine, la philosophie parle dans le vide, la littérature se moque, fascinée par l'absurde, le doute, la négation. Tout se passe comme si un cycle s'achevait. Nous ne savons pas ce qui sortira des mutations qui s'annoncent. Peut-être ce que Nietzsche avait prophétisé dans la préface de *La Volonté de Puissance*. « Ce que je raconte, c'est l'histoire des deux siècles qui vont venir. Je décris ce qui va venir, ce qui ne saurait plus venir autrement : la montée du nihilisme. » Ce texte est écrit au printemps de 1888. Déjà un siècle, Nietzsche s'est-il trompé ? L'esprit technicien, admirable en son domaine, inutile ailleurs, n'a-t-il pas pénétré partout, là où il n'avait que faire, en littérature, en art, en théologie, en morale. Certes l'esprit technicien est l'objet de très vives contestations. Hélas ! Les maîtres du

soupçon et leurs épigones ont déjà miné le terrain chez eux, dans leur domaine. Ils n'ont que des refus à proposer ou des paradis illusoires. Ou la très généreuse solution de l'à quoi bon.

Quelques-uns se ménagent un espace vital où ils peuvent subsister, puisent dans les livres, dans les traditions, dans les oeuvres d'art les moyens de surnager. « Vus dans l'ensemble, comme dit Guardini, ce sont des vaincus ». L'homme ne gouverne plus la puissance. La puissance gouverne.

« Cette fatalité s'annonce partout », dit encore Nietzsche dans le texte cité plus haut. Il n'y a de fatalité que pour ceux qui y croient. L'esprit technicien, l'esprit rationaliste a cru qu'il pouvait inventer des conventions, agir dans l'ordre humain comme il le fait à l'égard de la nature extérieure. Erreur, comme le souligne Joseph Conrad : « Ceux qui me lisent savent ma conviction profonde que le monde temporel repose sur quelques idées très simples, si simples qu'elles doivent être aussi vieilles que les collines ». En matière de valeurs, il faut s'arrimer solidement au bon sens. Sinon l'esprit subtil nous désarmera avec sa demande perfide : « Peux-tu le prouver » et « l'insincère » finira de nous abattre avec sa question brutale : « Pourquoi pas ? » Pourquoi pas en effet, si tout est égal et pareil, si tout se vaut. S'il n'y a pas de différence entre le bien et le mal, si la liberté et la responsabilité n'existent pas ? Pourquoi pas, si la vie tout

Les maîtres du soupçon n'ont que des refus à proposer ou des paradis illusoires ; ou la très généreuse solution de l'à quoi bon.

compte fait n'est que néant, bêtise et absurdité ? Que voulez-vous dire à des gens qui vous jettent leurs « pourquoi-pas » à la figure ? Il vaut mieux secouer les poussières de ses chaussures et passer son chemin.

Seulement ces gens doivent savoir qu'on n'arrête pas à mi-chemin la logique du « pourquoi pas ». Elle peut tout démystifier, faire table rase de toutes les valeurs d'autrefois ; elle peut aussi tout permettre et tout justifier.

Un des premiers signes de culture, c'est la capacité de juger. Pour le faire, on a besoin de normes. Il faut une certaine naïveté pour accepter des normes. Il n'y en a pas qui aient valeur absolue, il n'y en a pas qui soient irréfutables. Si le bon sens était vraiment la chose du monde la mieux partagée, on ferait confiance aux vérités élémentaires.

NDLR : Pour des raisons d'espace, nous avons dû amputer cet article d'une section complète : **Rôle de l'École.**